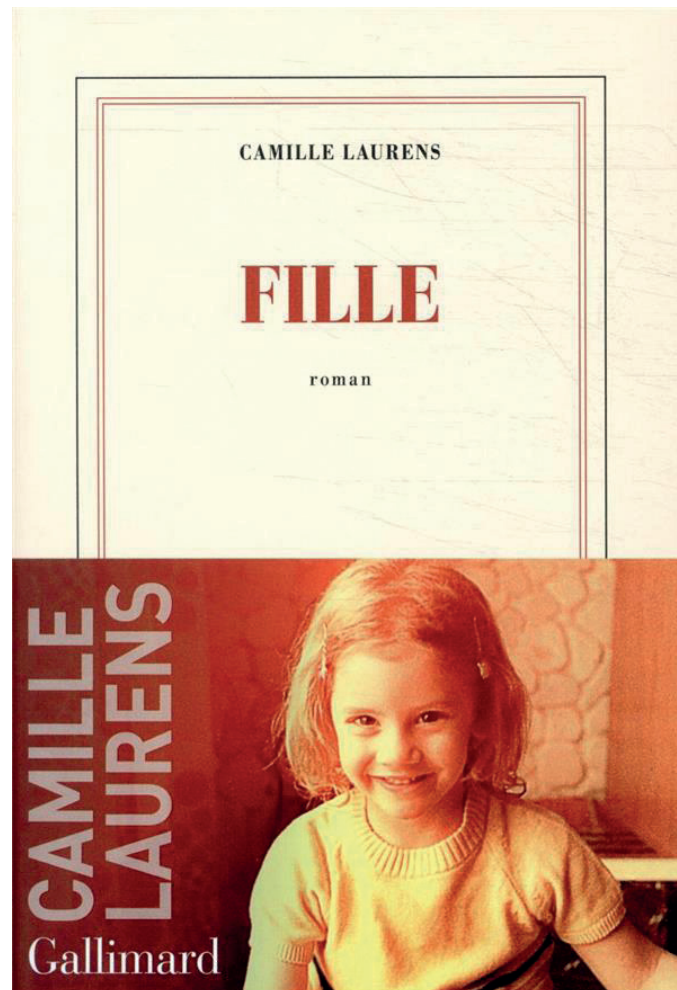


Dossier de veille éditoriale

Fille de Camille Laurens Éditions Gallimard



SOMMAIRE

Introduction	3
I. Présentation de l'auteur et de sa production littéraire	4
a) Qui est Camille Laurens ?	4
Courte biographie	4
Son œuvre	5
b) Présentation du roman <i>Fille</i>	6
Résumé	6
Contexte éditorial	8
Thèmes abordés	8
II. Analyse du roman	10
a) Structure du roman : une spirale affranchissante	10
b) Le poids des mots, une approche linguistique du féminin	11
Interroger la langue	11
Approche étymologique et grammaticale	12
c) L'écriture réparatrice	13
L'autofiction ou une écriture de soi	13
L'ironie et les différentes focalisations	14
III. Accueil médiatique du roman <i>Fille</i>	16
a) Vue panoramique de la réception du roman	16
La rentrée littéraire	16
Les nouveaux prescripteurs du livre	17
L'accueil médiatique du roman <i>Fille</i>	19
b) Analyses d'articles	21
Magazine Lire	21
Article de Mediapart	24
Le masque et la plume sur France Inter	26
Conclusion	28
Bibliographie	29

Introduction

Dans le cadre de la réalisation de ce dossier de veille, mon choix s'est rapidement porté sur *l'Anomalie* d'Hervé Le Tellier. Un article lu dans *ActuaLitté* et la lecture des premières pages du roman proposées en ligne m'ont convaincue que c'était le roman à suivre. Un style percutant, une quatrième de couverture convaincante qui encense ce « roman virtuose » et enfin les pré-sélections aux prix Goncourt et Médicis faisaient de ce titre un outsider certain dans le flot des 511 romans de cette rentrée littéraire.

Je me lance dans cette lecture pleine de promesses, enjouée par le style et l'intrigue de la première partie pour finalement décrocher de la faille spatio-temporelle surréaliste qui anime la seconde partie du roman. Si je cerne la portée philosophique, l'approche métaphysique d'un tel récit, je n'y suis pas vraiment sensible.

Je referme donc le roman, déçue, Hervé Le Tellier ne m'aura pas embarquée dans ce vol, trop expérimental à mon goût. Et pourtant, c'est lui le grand vainqueur ! La consécration du prix Goncourt confirme ma première intuition mais pas de regret, j'ai choisi de suivre un roman qui résonne en moi, dont j'ai encore envie de relire certains passages aujourd'hui.

Fille, d'abord un titre évocateur quand on est soit même une fille et que l'actualité porte sur le devant de la scène les revendications féministes à travers le monde. Et puis les éditions Gallimard, la collection *Blanche*, un gage de qualité littéraire, de sérieux. Je ne connais pas encore l'œuvre de Camille Laurens, mais ce roman, qui suscite beaucoup d'articles dès le mois de septembre, attise ma curiosité.

En librairie, le bandeau apposé sur la couverture, photographie d'une petite fille au regard espiègle, attire mon regard et me donne envie d'en savoir plus sur le destin de cette enfant.

La quatrième de couverture s'ouvre de façon originale sur une définition de dictionnaire du mot « fille », l'analyse de la langue sous-jacente m'interpelle ainsi que la question de l'héritage et de la transmission. On peut enfin y lire que « l'écriture de Camille Laurens atteint ici une maîtrise exceptionnelle... et met en lumière l'importance des mots dans la construction d'une vie ». Comment passer à côté d'une telle promesse ?

J'achète donc ce roman, certaine ou presque, qu'il ne me laissera pas indifférente.

I. Présentation de l'auteur et de sa production littéraire

a) Qui est Camille Laurens ?

Courte biographie



Au début des années 60, Camille Laurens, de son vrai nom Laurence Ruel, a grandi dans un appartement du centre de Dijon, aux côtés de sa sœur aînée, un livre à la main. Lectrice dès l'âge de 4 ans, elle se souvient pourtant de l'injonction paternelle « On ne lit pas à table » quand elle ne pouvait se départir du précieux objet qui constituait pour elle la seule source de distraction.

Fille d'un père protestant et scientifique, homme taciturne et secret, elle est élevée dans un environnement sobre où la discrétion, la retenue et la pudeur sont érigées en mode de vie. Elle est bercée par la musique classique de Bach, de Mozart et baigne dans une atmosphère à la fois austère et rigolarde, du fait de la passion paternelle pour les humoristes français de cette époque que sont Pierre Dac, Raymond Devos ou Fernand Reynaud.

Sa mère, sportive de haut niveau, travaille comme secrétaire de direction et affiche un désir d'autonomie et de liberté à une époque où le travail des femmes est encore soumis à l'autorisation de leur mari.

Laurence grandit au milieu de ce couple atypique où chacun entretient officiellement une liaison extérieure et y consacre son temps libre. Les moments partagés avec ses parents sont rares, voire inexistants, la jeune fille s'invente alors des dimanches à la campagne, des vacances en famille pour rompre avec cette réalité trop éloignée des autres enfants de son âge. C'est le début d'un travail d'imagination, d'un goût certain et contraint pour la fiction.

Grande lectrice, elle s'empare de tous les ouvrages qu'elle peut trouver. A douze ans, elle lit *La chute* d'Albert Camus, qui la marque profondément. Ses lectures pléthoriques forgent son goût éclectique. Parmi ses auteurs fétiches on retiendra Marguerite Duras, Roland Barthes, Marcel Proust, Annie Ernaux ou encore Françoise Sagan.

Les premiers écrits féministes qui émergent dans les années 60 éveillent son intérêt pour le sujet. En arrivant à Paris après l'obtention de son baccalauréat, elle intègre Khâgnes et découvre les mouvements féministes et s'y implique.

Son œuvre

Camille Laurens est l'auteure de douze romans et de plusieurs essais. Elle commence à publier au début des années 90 des romans architecturaux, oulipiens, aux éditions P.O.L. Elle est alors influencée par le nouveau roman, dont elle aime l'architecture narrative, et par les romans policiers, dont elle apprécie la forme plus ludique.

Index (1991), *Romance* (1992), *Les travaux d'Hercule* (1994) et *l'Avenir* (1998) forment une tétralogie dont les chapitres suivent l'ordre alphabétique et où il est fait référence à la figure du labyrinthe propre à Borges. Déjà, l'œuvre de Camille Laurens se distingue par « une réflexion constante autour du rapport entre la fiction et la réalité, l'illusion et la vérité¹ ».

En 1995, son roman *Philippe* impulse une nouvelle couleur à son œuvre. Elle y raconte la mort de son fils, Philippe, survenue quelques heures après la naissance de l'enfant. Écrit à la première personne, ce roman ouvre la voie à une écriture nouvelle, une écriture de soi, où se mêlent autofiction et réalité. Ce roman signe la fin des écrits puisés dans l'imaginaire pour chercher du côté de l'introspection, du rapport à soi. L'expérience de ce drame change radicalement le rapport de l'auteure au texte : inventer des histoires semble désormais frivole quand de nouveaux questionnements émergent tel que le rapport à la douleur, à la mort ou à l'amour. L'autofiction, qui permet cet engagement dans le réel, devient ainsi une voie privilégiée pour l'auteure.

Après 1996, elle entame une forme de travail introspectif sur le sujet humain et publie successivement *Dans ces bras-là*, *l'Amour, roman*, *Ni toi ni moi* et *Romance nerveuse*.

Dans ces bras-là, qui égrène les hommes de la vie de l'auteure, est récompensé en 2000 du prix Femina et du prix Renaudot des lycéens.

Sept ans plus tard, la parution de *Tom est mort* de Marie Darrieussecq chez P.O.L. signe la fin de la collaboration entre Camille Laurens et son éditeur. En effet, celle-ci accuse l'auteure de « plagiat psychique », lui reprochant d'avoir rédigé un livre sur le deuil, singeant ainsi une expérience qu'elle n'a pas personnellement éprouvée. Marie Darrieussecq, rappelant qu'« un roman n'a pas à se légitimer d'une expérience vécue », reçoit le soutien de son éditeur, P.O.L., qui évince Camille Laurens de ses auteurs.

Romance nerveuse, premier de ses romans édités chez Gallimard en 2010, revient sur cette polémique. L'auteure profite de cette autofiction pour dénoncer la surmédiatisation et la déformation de ses propos qui ont accompagnés cette affaire.

Camille Laurens est également l'auteure d'essais et de pièces de théâtre. Elle a tenu une

1 Philippe Savary, *Camille Laurens, un secret sous la langue*, Le Matricule des anges, mars 2003.

chronique dans *l'Humanité*, *Le Monde*, *Libération* ou encore sur *France Culture*.

Depuis 2019, elle reprend « le feuilleton » hebdomadaire du *Monde des Livres*.

Agrégée de lettres modernes, elle a enseigné à Rouen puis au Maroc pendant douze ans. Elle est depuis septembre 2011 professeur à l'institut d'études politiques de Paris.

Depuis le 11 février 2020, après avoir siégé au sein du jury du prestigieux prix Femina, Camille Laurens succède à Virginie Despentes au sein du jury du Goncourt.

b) Présentation du roman *Fille*

Résumé

Fille raconte le parcours d'une femme, Laurence Barraqué, de sa naissance à l'émergence de sa propre condition de mère. Née un beau jour de 1959 à la Clinique Saint Agathe de Rouen, Laurence grandit aux côtés d'une sœur aînée moqueuse, d'un père médecin qui ne sait cacher sa déception de n'avoir que des filles et d'une mère dépressive. Dans cette famille bourgeoise où les valeurs et les repères traditionnels sont très ancrés, Laurence découvre l'enjeu de naître fille, de n'être que fille. Enfant, elle subit l'inceste d'un grand oncle que sa mère et sa grand-mère lui intimement de garder secret. Une série de maux prend alors le relais des mots, son corps malade tente de dire l'indicible, les cauchemars hantent ses nuits sans que personne ne veuille entendre sa douleur. Sa sœur Claude développe une paralysie inexpliquée et attire finalement toute l'attention que Laurence espère. Pour se démarquer, elle excelle en classe, nourrie de ses nombreuses lectures. A onze ans elle est « humiliée et adulée, méprisante et première de sa classe ».

Puis Laurence traverse l'adolescence et découvre l'amour, grâce à des moments de complicité entre sœurs et malgré les enseignements tristement techniques de son père qui oscille entre « les contraindre ou les convaincre » à garder leur virginité jusqu'au mariage. L'année de son bac, Laurence tombe enceinte et découvre les milieux féministes lors de son IVG à Paris.

De retour à Rouen et mariée à Christian, elle met au monde un petit garçon, Tristan, qui meurt dans les heures qui suivent sa naissance. Laurence affronte seule les violences obstétricales et la douleur qui accompagne ce deuil, « crucifiée sur l'autel des alliances mondaines, sacrifiée au corps médical ».

Deux ans plus tard, la naissance de sa fille Alice lui offre l'occasion d'interroger la question de la transmission, qu'est-ce que signifie être une fille et avoir une fille. « Garçon manqué » dans les yeux de ses parents ou incarnant le « garçon manquant » selon le pédopsychiatre, Alice exprime sa féminité autrement. Dans cette ère nouvelle où souffle le vent des revendications féministes, Alice enseigne finalement à sa mère à quel point « c'est merveilleux, une fille ».

Quatrième de couverture du roman

CAMILLE LAURENS

FilleFILLE, *nom féminin*

1. Personne de sexe féminin considérée par rapport à son père, à sa mère.
2. Enfant de sexe féminin.
3. (Vieilli.) Femme non mariée.
4. Prostituée.

Laurence Barraqué grandit avec sa sœur dans les années 1960 à Rouen. « Vous avez des enfants ? demande-t-on à son père. — Non, j'ai deux filles », répond-il. Naître garçon aurait sans doute facilité les choses. Un garçon, c'est toujours mieux qu'une garce. Puis Laurence devient mère dans les années 1990. Être une fille, avoir une fille : comment faire ? Que transmettre ?

L'écriture de Camille Laurens atteint ici une maîtrise exceptionnelle qui restitue les mouvements intimes au sein des mutations sociales et met en lumière l'importance des mots dans la construction d'une vie.

nrf

9 782072 734007



20-III G 00811 ISBN 978-2-07-273400-7

19,50 €

Contexte éditorial

Le monde de l'édition est fortement affecté par la crise sanitaire liée à l'épidémie de Covid-19 qui bouleverse le monde et la France depuis le mois de mars 2020. Lors du premier confinement, les libraires ont été contraints de fermer leurs portes. Bien qu'elles se soient adaptées avec la mise en place de nouveaux services comme le « clic and collect » et que les clients leur aient manifesté un large soutien, les librairies ont vu leur chiffre d'affaire baisser dans ce contexte de crise exceptionnelle. Les éditeurs, face à cette situation, ont choisi une certaine forme de sécurité : recentrer leur production sur les valeurs sûres de leur catalogue et remettre à plus tard la sortie de premiers romans. Les chances de rencontrer son public sont en effet beaucoup plus faibles pour un auteur inconnu dans les circonstances actuelles.

Camille Laurens compte parmi les auteurs reconnus, c'est une valeur sûre pour son éditeur. Elle a déjà rencontré son public comme en témoignent ses précédents romans et les prix qui ont consacré *Dans ses bras-là* ou l'accueil très favorable réservé à *Philippe*. Par ailleurs, sa récente nomination au sein du jury du prestigieux prix Goncourt, entérine définitivement sa place de choix parmi les voix qui comptent dans le monde du livre. Le roman sort simultanément en version audio, format de plus en plus populaire dont le marché connaît une croissance significative de 25% en 2020.

Néanmoins, la sortie de son roman *Fille* doit être reportée pour des questions logistiques liées à la crise sanitaire. La sortie, initialement prévue le 29 mars 2020, a finalement lieu le 20 août de la même année. Difficile d'imaginer l'incidence d'un tel décalage sur l'accueil réservé au roman. On peut toutefois imaginer que le public, largement touché par la médiatisation du mouvement #metoo, et sensibilisé aux luttes féministes médiatisées à travers le monde, est d'autant plus prêt à accueillir un roman qui évoque l'inceste, la loi du silence et la remise en cause du patriarcat.

Thèmes abordés

A travers l'histoire de trois générations, Camille Laurens offre un panorama de la place accordée aux femmes dans la société. Dans ce roman, elle dresse une sorte d'état des lieux de la question sur une soixantaine d'années. Les manifestations en faveur du mariage pour tous, les mouvements LGBT et MeToo ont donné cette impulsion à l'auteur, l'envie de témoigner et aussi de rendre hommage aux générations passées qui ont participé à cette libération de la parole.

L'auteure se penche ainsi sur la représentation des femmes dans la littérature classique enfantine. La narratrice, alors enfant, rencontre Blanche Neige, La Petite Sirène, La Belle aux Bois Dormant, qui toutes attendent ou se sacrifient pour leur prince. La petite Laurence, comme

beaucoup d'enfants de sa génération, grandit avec cette idée que « les filles attendent le temps qu'il faut, elles sont patientes pour être aimées ».

Plus tard, ce sont les refrains de Sylvie Vartan qui entérinent la domination masculine dans ses chansons et aux oreilles de l'adolescente « je ne suis qu'une fille, tu fais ce que tu veux de moi, et c'est beaucoup mieux comme ça ».

Émergent ensuite les premières littératures féministes que la narratrice côtoie grâce à sa mère qui lit les romans de Benoîte Groult et Françoise Sagan.

Sur le plan politique, l'évolution des mentalités est illustrée par plusieurs avancées symboliques. La mère de Laurence acquiert le droit de travailler et de signer un chèque sans être désormais soumise à l'autorisation de son mari. Grâce à la loi Simone Veil, Laurence peut se faire avorter légalement. Elle se rend sur Paris, l'occasion aussi de rencontrer les mouvements alors actifs comme le MLAC² ou le MLF dont les militantes sont régulièrement insultées, menacées au travail, en famille et dans la société.

Dans cette société, le modèle patriarcal est très ancré, jusque dans l'esprit des femmes qui perpétuent les schémas sexistes. Lorsque Laurence est victime d'inceste de la part d'un vieil oncle, « c'est à cause de sa femme » qui ne peut plus avoir de rapports sexuels assure une cousine. Les femmes de la famille réunies imposent à Laurence de garder le silence pour épargner la femme de l'oncle (« la pauvre... Elle n'a pas mérité ça ») et surtout parce que « Le linge sale se lave en famille ».

Le thème de la sexualité est très présent à travers le parcours de Laurence. Ses lectures de contes classiques puis de romans érotiques, les attouchements qu'elle subit enfant, les agressions sexuelles dont elle est victime dans la rue façonnent inconsciemment sa sexualité. L'auteur raconte comment la peur, les fantasmes sadomasochistes viennent directement de cette association de la violence, de la domination masculine et de la sexualité. Malgré ces traumatismes, la narratrice évoque la naissance du désir, de l'attraction et du plaisir. C'est Alice, la fille de Laurence, qui incarne à la fin du roman une sexualité libérée des carcans du patriarcat. Amoureuse d'une fille, elle enseigne à sa mère encore réticente qu'«on aime une personne, pas une chose, pas un sexe ».

Il est aussi question d'amour et de transmission. L'amour filial que Laurence éprouve d'abord pour Tristan, son fils mort quelques heures après sa naissance puis pour sa fille Alice, est inconditionnel. Laurence aime Tristan et continue de l'aimer après sa mort avec une intensité bouleversante.

La narratrice passe outre ses préjugés et aime profondément Alice bien qu'elle ne corres-

2 Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception.

ponde pas à l'image qu'elle-même se fait de ce que c'est « qu'être une fille ».

L'amour conjugal, à l'inverse, connaît ici les limites imposées par le temps (le père de Laurence quitte son épouse pour une jeune femme) ou par les circonstances (Laurence divorce de son mari qu'elle cesse d'aimer).

La transmission enfin est envisagée des anciens vers les plus jeunes et inversement. Laurence apprend de son père qui lui transmet un enseignement technique de la sexualité, comme une « leçon de choses » et de la place à tenir : « Les filles ont leurs règles et elles suivent les règles, c'est tout ». A l'inverse, c'est Alice, la fille de Laurence, qui lui transmet à quel point « c'est merveilleux, une fille ».

II. Analyse du roman

a) Structure du roman : une spirale affranchissante

Le roman se divise en 3 parties. La première, la plus conséquente, est elle-même divisée en sept chapitres, dédiés à la naissance puis à l'enfance et à l'adolescence de Laurence Barraqué. La seconde partie est consacrée à la naissance et à la mort de Tristan, le fils de la protagoniste. La troisième se concentre sur la naissance, l'enfance et l'adolescence d'Alice, la fille de Laurence.

La première partie s'ouvre sur « c'est une fille », la seconde avec « c'est un garçon » puis la troisième commence par « c'est une fille » et se termine par ces mêmes mots. La construction circulaire de ce roman d'apprentissage évoque alors un éternel recommencement, le cycle de la vie mais aussi le destin tragique des personnages enfermés dans ce schéma répétitif. Laurence Barraqué, victime d'inceste et condamnée au silence, ne reproduit-elle pas ce mécanisme destructeur lorsqu'elle-même demande à sa fille quelques années plus tard de taire son amour pour une autre fille : « n'en parle pas, c'est mieux ».

Dans ce roman d'apprentissage, Laurence surmonte le sentiment de ne pas avoir été désirée par ses parents, le viol, la mort d'un enfant à la naissance et un divorce.

Cependant, les dernières pages du roman viennent contredire cette notion de fatalité avec ces quelques mots qu'Alice enseigne à sa mère « c'est merveilleux, une fille ». Le simple ajout de cet adjectif qui s'est interposé dans les mots tant répétés témoigne du chemin parcouru, faisant aussi de ce livre un roman d'initiation à la joie d'être une fille.

C'est une échappée que nous offre ainsi l'auteure, transformant le cercle en une spirale

affranchissante. Naître fille n'est plus synonyme d'une destinée tragique mais une aventure potentiellement merveilleuse et épanouissante.

b) Le poids des mots, une approche linguistique du féminin

Interroger la langue

« Écrire, c'est s'abandonner à la langue » confie Camille Laurens. Une langue que l'auteure maîtrise à la perfection et dont elle questionne les usages et l'étymologie ainsi que le rôle stratégique et largement ignoré qu'elle tient dans une société patriarcale en mouvement.

Dans ce roman, Camille Laurens dissèque les expressions communément admises, les mots dont on ne soupçonne pas toujours l'impact, pour mettre en lumière leur incidence dans la construction de soi.

Lors de l'échographie, le praticien annonce à la narratrice « Je ne vois rien », il est alors tacitement entendu que ce « rien » est une fille. De ce fait, la fille est avant même sa naissance définie en creux par rapport au garçon, comme si l'absence de sexe masculin constituait un manque. « C'est une fille » n'est pas une observation neutre comme pourrait le laisser penser le présentatif « c'est », il s'agit plutôt d'un rapport au monde particulier. Lorsque la sage-femme prononce ces mots, ces paroles fendent en deux l'espace. « Tu nais d'un mot comme d'une rose, tu éclos sous la langue » observe la narratrice.

En apparence, le mari de celle-ci se console de cette déception « une fille, c'est bien aussi ». En revanche, le père de Laurence ne se remettra jamais vraiment de n'avoir que des filles, et à la question « Vous avez des enfants ? », il répond sans trop y réfléchir « non, j'ai deux filles ». C'est la transmission d'un patronyme et d'une sorte de complicité virile, synonymes pour lui de paternité, auxquelles il doit renoncer.

Représentatif de son époque et d'une certaine vision de la masculinité, le père identifie les pleurs d'un ami de Laurence et sa pratique de la danse comme la preuve qu'il est « efféminé, qu'il se comporte comme une femme ». Le mépris sous-jacent à ces propos induit pour sa fille que « comme une femme, ça n'est pas positif ».

Pour Laurence, dont les rondeurs enfantines inspirent à son père et sa sœur aînée les surnoms de « gras-du-bide » et « groc », il faut se réconcilier avec un corps jugé, moqué dès le plus jeune âge dans la sphère familiale.

La narratrice évoque à plusieurs reprises l'humour grivois qui, sous prétexte de faire rire, met en avant une image dégradée de la femme, ainsi méprisée intellectuellement et dans son intégrité physique. Les hommes de son entourage (son père, son oncle, son gynécologue)

usent de ces « blagues » sans complexes en présence des femmes, manière à peine détournée d'asseoir leur supériorité, déjà ancrée dans la société et dans le langage.

Les femmes, tacitement éduquées à nourrir ce complexe d'infériorité, rient parfois elles-mêmes de ces humiliations. Ainsi peut-on lire page 203 : « En France, une femme est violée toutes les six minutes ? Oh ! la pauvre ! dit mon père. Nous rions. »

Si les mots pèsent parfois plus qu'il n'y paraît, la recherche de leur sens premier permet aussi à l'auteur de mettre en lumière leur force et la manière dont ils déterminent notre rapport au monde.

Approche étymologique et grammaticale

« Fille », un mot, un rapport au monde, quatre définitions. C'est le point de départ du texte, le mot qui a inspiré l'auteure dans la construction de son roman. Ce mot dit la filiation et l'appartenance au genre féminin, être une fille et être la fille de son père. Un seul et même mot alors que le garçon et le fils prennent déjà l'ascendant, ils sont deux mots distincts pour dire le genre et l'appartenance. Parmi les définitions du mot fille que l'auteur met en avant sur la quatrième de couverture, il y a la « prostituée » et la jeune fille non mariée, dont les connotations péjoratives pèsent inmanquablement sur la représentation de la femme.

Dans une interview, Camille Laurens confie que l'énigme du genre la fascine, que cette question reste un mystère et un sujet de réflexion privilégié pour elle.

« Tu nais d'un mot comme d'une rose, tu éclos sous la langue » analyse la narratrice. Et aussitôt la grammaire s'en mêle, « il y un a déjà un e » mais « un e muet ». L'enseignement de la langue assène cette règle, « le masculin l'emporte sur le féminin ». Ce qui est vrai dans la langue l'est aussi dans la vie. « La langue nous modèle et nous structure profondément et inconsciemment. C'est le rôle de l'écrivain d'en faire prendre conscience au lecteur » assure Camille Laurens.

Dans son récit, chaque idiotisme est interrogé, chaque expression figée est subtilement soulignée pour que l'on en décèle les implicites. L'air de rien, le langage acquiert toute sa force : « Les mots [...] sont nouveau-nés » comme s'en émerveillera la narratrice.

Ainsi, le père de celle-ci, dont les espoirs s'étaient portés sur le fils à venir, se retrouve démuné au moment de déclarer le prénom de sa fille. Il choisit alors Laurence, du latin laurus, « couvert de lauriers » pour celle qui s'attellera par la suite à ne jamais décevoir, à être toujours la première de sa classe. « Tu seras Laurence, l'éternel lauréat ».

Le mot « sexe », du latin *secare*, qui veut dire « couper », « sectionner », partage le monde

entre les deux genres. Pour Laurence, enfant, tout s'éclaire « on a sexe-tionné le zizi des garçons pour en faire des filles ». Dès lors « une fille, c'est un garçon blessé » !

L'auteure interroge également le féminin du mot « garçon », « garce », devenu une injure. « Le mot, en changeant de genre, devient mauvais » comme si tout ce qui avait trait au féminin devait inéluctablement décevoir.

c) L'écriture réparatrice

L'autofiction ou une écriture de soi

« Le début du XXI^e siècle a vu émerger une conception thérapeutique de l'écriture et de la lecture : une littérature qui guérit, qui soigne, qui aide, ou, du moins, qui fait du bien³ ». (Télérama) C'est ce qu'affirme le directeur de recherche au CNRS et critique littéraire Alexandre Gefen. Dans le moment de crises multiples que nous vivons, la littérature apparaît selon lui comme un moyen d'agir sur nos blessures. Dans son essai sur la littérature française du XXI^e siècle, *Réparer le monde*, celui-ci oppose des auteurs comme Rimbaud ou Marx, dont l'œuvre visait à « changer la vie » ou « transformer le monde », à des écrivains contemporains comme Camille Laurens dont les héros sont « les êtres fragiles, les moi blessés, les corps souffrants ». Gefen interprète l'ambition de ces auteurs comme une volonté entre autres de « réparer nos conditions de victimes, corriger les traumatismes de la mémoire individuelle ». Cependant, Philippe Lançon et Philippe Forest, écrivains et victimes de traumatismes qui les ont menés à l'écriture, réfutent cette hypothèse et sont hostiles à cette conception thérapeutique et consolatrice de la littérature.

Qu'en est-il de la position de Camille Laurens ? Celle-ci préfère au terme d'autofiction, l'écriture de soi qui vise à réunir l'autobiographie et la fiction. En effet, le terme d'autofiction est davantage utilisé pour catégoriser des écrits féminins avec l'idée sous-jacente d'un genre sentimental et narcissique. Dès lors, cette catégorie pourrait apparaître comme un « sous domaine » qui n'aurait pas ses lettres de noblesse dans la littérature. Pour l'auteure, « la littérature, c'est engager quelque chose de soi ». Cette écriture demande un certain courage, elle expose son auteure et représente une forme de mise en danger de soi. Elle permet aussi au lecteur de s'identifier à ce qui est raconté, elle l'invite à s'examiner lui-même, à interroger sa propre expérience de vie.

La construction de *Fille*, en forme de spirale affranchissante comme nous l'avons évoquée plus tôt, fait écho à cette notion de littérature réparatrice. La narratrice, Laurence Barraqué, et

3 Juliette Cerf dans *Mots de consolation*, Télérama n°3702 du 26 décembre 2020.

à travers elle, l'auteure, découvre le potentiel « merveilleux » qu'une destinée féminine peut signifier.

Cet apprentissage final apparaît bien comme une sorte de consolation et de réparation après les désillusions, les traumatismes et le deuil traversés.

Le roman livre en effet des moments de vie très intimes, parfois douloureux et traumatisants. Camille Laurens a recours à divers procédés stylistiques pour rendre cette écriture de soi supportable, pour l'auteure qu'elle est, mais aussi pour le lecteur invité à partager cette expérience.

L'ironie et les différentes focalisations

Dans ce roman, l'exploration du langage s'accompagne régulièrement d'une mise à distance, parfois cocasse. Cette prise de recul offre une certaine légèreté au récit, une sorte de bouffée d'oxygène pour le lecteur, parfois pris dans une succession de faits tragiques. L'auteure manie adroitement cet humour à la fois corrosif et bienfaiteur. « C'est la fonction qu'a l'humour pour moi dans mes livres : quand je traite un sujet tragique ou triste, j'aime qu'à un moment on puisse voir la part de dérision ou d'autodérision... » confie-t-elle.

On retiendra par exemple la métaphore filée de la perte de virginité « Chauffe un marron, tu le fais péter » assure le père pour résumer la prise de risque encourue à ses filles. Laurence et sa sœur Claude échappent toutefois au contrôle paternel et bientôt « la saison des marrons bat son plein », Laurence tombe enceinte.

Pour livrer l'indicible, pour tenter de dire la douleur, Camille Laurens a aussi fait le choix de varier les focales. Elle utilise tour à tour les pronoms « je », « tu » ou « elle », selon les différentes périodes de vie ou les expériences traversées par la narratrice. Ces variations permettent une mise à distance salutaire lorsque les événements, d'inspiration autobiographique, sont difficiles à raconter à la première personne. Cette ronde des pronoms personnels participe à une double distanciation : celle de l'auteur par rapport à la narratrice et celle de la narratrice par rapport à son texte.

Au début du roman, c'est le point de vue de l'enfant mais l'écriture de l'adulte. Ainsi, les différentes approches sont subtiles puisque la narratrice et la fillette sont une seule et même personne et que la narratrice est à l'évidence un double de Camille Laurens.

Dans le premier chapitre, le « tu » est employé pour évoquer la naissance de Laurence. C'est le « je » qui intervient ensuite à la faveur des premiers souvenirs d'enfance de celle-ci. Le passage au pronom « elle » marque la rupture avec l'innocence, permet de décrire la violence

subie face à l'inceste avec une certaine distanciation. Lorsque Laurence devenue adolescente découvre le désir, surmonte les traumatismes de l'enfance, c'est de nouveau la première personne qui sert la narration.

Le drame de la perte du premier enfant, comme le vit la narratrice dans la seconde partie de *Fille* et comme l'a vécu l'auteure elle-même, ne supporte plus le « je » et redonne sa place à la deuxième personne du singulier. Ce « tu » qui s'adresse à Tristan, l'enfant mort peu après sa naissance, semble dire cet amour sans faille, l'intimité si singulière qu'une mère peut partager avec son enfant.

En s'adressant de manière directe à Tristan puis à Alice, la narratrice, et à travers elle l'auteure, convie le lecteur au plus près des émotions et lui offre une expérience de lecture aussi puissante que troublante.

La troisième partie du roman qui s'ouvre à nouveau sur « C'est une fille » est consacrée à la naissance et à l'enfance d'Alice, fille de la narratrice, du point de vue de la mère.

Cet épisode pose la question de la transmission, de la culpabilité maternelle face à la transmission inconsciente du chagrin, du deuil envahissant et impossible du premier enfant perdu. Mais Laurence Barraqué fait face, surmonte ses vieux démons grâce à l'amour inconditionnel qu'elle éprouve pour ses enfants. Aussi, c'est à nouveau le « je » qui dit la reconstruction, l'amour et l'espoir.

L'épilogue enfin, comme un hommage rendu à Alice, la fille de la narratrice, et à travers elle la fille de l'auteure, est de nouveau écrit à la deuxième personne du singulier.

« C'est merveilleux, une fille ». Alice offre cette phrase à sa mère et « d'un seul coup, c'est plein soleil... soudain le monde s'ouvre ». La narratrice reçoit cet adjectif « merveilleux » comme un cadeau, un mot venu réparer les blessures, et se promet de « le transmettre et de ne jamais l'oublier ».

Ce roman d'apprentissage à double sens se termine ainsi sur un mot puissant, qui console, répare et réconcilie la narratrice et le lecteur avec l'idée qu'être une fille n'est pas un destin tragique mais bien une chance à saisir.

III. Accueil médiatique du roman *Fille*

a) Vue panoramique de la réception du roman

La rentrée littéraire

Pour interroger la réception médiatique de ce roman, il convient de s'intéresser au contexte particulier que constitue la rentrée littéraire.

Bien qu'elle ne représente que 5% de la production littéraire annuelle, elle bénéficie d'une importante médiatisation. Celle-ci constitue un élément déterminant dans la production et la stratégie éditoriale de nombreuses maisons. L'obtention d'un prix littéraire renommé comme le Goncourt ou le Médicis assurent des chiffres de ventes à ce point élevé (entre 300 et 500 000 exemplaires pour le Goncourt) qu'il conditionne parfois la rentabilité d'une maison.

Pour l'éditeur, l'enjeu est en effet de taille puisqu'une grande partie de son chiffre d'affaires annuel se joue lors de cette rentrée. L'investissement est également très conséquent puisque plus de 800 exemplaires en moyenne sont envoyés gratuitement aux journalistes, libraires, et autres prescripteurs. Pour l'éditeur, dont le catalogue vit souvent grâce à quelques titres, l'obtention d'un prix est un gage de rentabilité et parfois de survie.

Cet enjeu est tel que des dérives sont régulièrement dénoncées : la valeur marchande, le potentiel commercial du livre tendrait à prévaloir sur la qualité littéraire du texte et les prix ne récompenseraient qu'un cercle restreint et récurrent d'éditeurs. L'éditrice indépendante des éditions Au diable Vauvert, Marion Mazauric, dénonce la mainmise de l'incontournable trio « GalliGraSeuil » qui se partagent régulièrement les prix. Sylvie Ducas, auteure de *La Littérature*, à quel prix, parle quant à elle des éditeurs comme des « gestionnaires d'écuries d'auteurs », avec de véritables stratégies pour placer les romans pressentis pour des prix à la rentrée. Elle évoque par exemple la stratégie d'Actes Sud de recentrer sa production sur la littérature française pour entrer dans cette « industrie du best-seller ».

L'intégrité et l'indépendance des jurés est aussi mise à mal par des révélations qui tendent à montrer que ceux-ci seraient parfois « achetés » par les éditeurs ou placés pour appliquer une consigne de vote faisant fi de leur véritable choix. Marion Mazauric, pour sa part, incrimine davantage la structure très française du monde de l'édition : ce microcosme fonctionnant sur une élite et selon un modèle pyramidal, il participerait à un certain conservatisme qui profiterait inévitablement aux grands éditeurs.

Le « cru 2020 » tend à confirmer cette interprétation puisque Gallimard, Flammarion et Le Seuil se partagent cette année les prix Goncourt, Femina et Médicis.

La question de la surproduction fait également l'actualité en écho aux préconisations de Vincent Montagne, président du SNE, qui invite les éditeurs à réfléchir à une production raisonnée. En septembre 2020, ce sont encore 511 romans qui viennent investir tant bien que mal les tables des librairies, donnant ainsi le tournis aux libraires et aux lecteurs. Comment faire un choix quand l'offre est si conséquente ? Le lecteur peut-il encore s'y retrouver parmi des centaines d'ouvrages ? Dans ce flot de titres, l'enjeu de la prescription devient déterminant et constitue un levier majeur pour l'éditeur.

Les nouveaux prescripteurs du livre

Les stratégies des éditeurs pour vendre sont multiples et évolutives. Du simple bandeau apposé sur la couverture à l'utilisation des réseaux sociaux en passant par la publication de secrets de famille à scandale, l'éditeur se doit d'assurer la promotion de l'ouvrage, comme le prévoit le contrat qui le lie à l'auteur.

Gallimard, qui édite le roman *Fille* dans la collection Blanche, sait que Camille Laurens connaît déjà une certaine notoriété du fait de ses précédents romans et de son statut de juré au sein du prestigieux prix Goncourt. Ainsi, la promotion peut en partie reposer sur le nom de l'auteure, déjà évocateur d'une littérature de qualité. Néanmoins, la surproduction éditoriale met en péril la rencontre des livres avec leur public, même si ce risque est moindre dans le cas d'une auteure reconnue.

Le roman *Fille* arrive sur le marché à point nommé. Le retard de publication dû à la crise sanitaire permet au livre de sortir à un moment clé de l'actualité féministe.

Le mouvement #MeToo et les écrits engagés prennent encore de l'ampleur. Dans ce contexte, on peut noter la médiatisation de certains livres de cette rentrée.

On retiendra par exemple :

- *Moi les hommes, je les déteste* de Pauline Harmange au Seuil, dont le titre choc et la menace de censure ont activé la médiatisation

- *Une farouche liberté* de Gisèle Halimi édité chez Grasset et sorti quelques jours après le décès de l'auteure

- *Le génie lesbien* d'Alice Coffin chez Grasset, qui n'a échappé à aucun média, ou encore

- *Chavirer* de Lola Lafon chez Actes Sud, qui a reçu le prix Landerneau.

La libération de la parole des femmes, la reconquête de l'espace public et la dénonciation des dérives patriarcales sont au cœur de l'actualité littéraire. *Fille* s'inscrit dans cette mouvance bien qu'il soit nécessaire de différencier ce texte littéraire des témoignages à scandale où il n'est plus vraiment question de littérature. Qu'est-ce qui motive la médiatisation de quelques romans parmi des centaines d'autres ? Est-elle un gage de qualité littéraire ?

Il semble que les indicateurs aient évolué : si *La Familia Grande* de Camille Kouchner atteint le top des ventes en quelques semaines, c'est avant tout un nom et la promesse de révélations sulfureuses qui agitent les médias et les ventes.

Cependant, le roman de Camille Laurens rencontre lui aussi un réel succès, malgré l'absence de prix littéraire ou de scandale. Le magazine Lire dévoile un tableau des meilleures ventes de littérature en octobre 2020, *Fille* y tient la 18^{ème} position sur les 40 titres les plus vendus.

Le roman a fait l'objet de nombreux articles dans la presse spécialisée et grand public et Camille Laurens a participé activement à la promotion de son ouvrage lors d'émissions de radio, d'enregistrements de podcasts ou de vidéos d'entretiens avec des professionnels du livre diffusées sur internet. La multiplication et l'évolution des supports de communication oblige en effet les éditeurs à revoir leur stratégie commerciale et à s'adapter constamment.

Les nouveaux prescripteurs prennent aujourd'hui une place prépondérante dans la rencontre du livre avec son public. Mais qui sont-ils exactement ? De la simple bloggeuse au jury de lecteurs amateurs en passant par Instagram, le visage de la prescription a considérablement évolué ces dernières années. Désormais, la presse spécialisée ne fait plus autorité et le post d'une « bookstagrammeuse » en vogue bien relayé fera vendre davantage qu'un article dans *Le Monde des Livres*. Avec ses 60 000 abonnés, Maïté Defives, alias *@mademoisellelit*, s'est spécialisée dans la publication de photos et de commentaires sur Instagram et incarne ce nouveau genre de *critiques littéraires*.

Ces influenceurs qui interviennent sur les réseaux sociaux pour promouvoir les livres représentent aujourd'hui de véritables leviers commerciaux. Leur impact est tel que les éditeurs n'hésitent plus à collaborer avec eux pour faire vendre leurs ouvrages.

Que penser de la nature de cette collaboration ? Peut-on la réduire à un simple placement de produit de la part de l'éditeur ? *Fille* apparaît par exemple dans le *top 10* de Maïté Defives. Est-ce le choix éclairé de cette lectrice amateur ou le résultat de sa *collaboration* avec Gallimard ? L'enjeu de ce nouveau genre de prescription est tel qu'on peut s'interroger sur l'éventuel investissement financier des éditeurs pour y placer leurs titres. Dans un entretien réalisé par *ActuaLitté*, l'instagrammeuse à succès confie être rémunérée depuis janvier 2019 par les éditeurs.

Un contrat définit les conditions de ce placement marketing, Maïté Defives reçoit un service de presse (ouvrage gratuit), perçoit une somme d'argent en échange de laquelle elle s'engage à faire la promotion de l'ouvrage à travers sa communauté sur les réseaux.ww

Ce genre d'accord commercial pose inévitablement la question de la légitimité de ce type de prescription, quelle caution peut-on raisonnablement lui accorder ?

Des éditeurs interrogés sur ces nouvelles approches marketing évoquent quant à eux des partenariats, des relations de confiance élaborées avec les bloggeuses ou les books-tagrameuses (majoritairement des femmes).

L'accueil médiatique du roman *Fille*

L'accueil par les différents médias du roman de Camille Laurens a été très favorable. Les articles, interviews et émissions de radio ont été nombreux dès la fin du mois d'août et relativement réguliers jusqu'en janvier. On note toutefois une augmentation du nombre d'articles aux périodes clés que sont le mois d'octobre et le mois de décembre.

Voici un tableau récapitulatif des principaux articles parus entre août et décembre 2020:

	AOUT 2020	SEPTEMBRE 2020	OCTOBRE 2020	NOVEMBRE 2020	DECEMBRE 2020
Articles presse / magazines	Causette « Les 20 plumes féminines de la rentrée littéraire »	Le JDD « C'est quoi une fille, » B. Pivot	Le Figaro « Le 2 ^{ème} sexe » La Croix « De l'inconvénient d'être née fille » Les Echos « C.L. : histoire de fille »	Télérama Fille, roman TT	Lire Dossier de 6 p. + élu « livre de l'année » Le Soir « Être une fille, que de problèmes ! »
Émissions radio / podcasts	- France culture , la grande table. « C. L. à l'école des filles » - RFI C.L., mauvais genre de mère en fille	RTS « Quand l'écriture donne des ailes » France Inter Le masque et la plume	Le monde Podcast, le goût de M		- RFI C.L., mauvais genre de mère en fille (rediffusion)
Blogs littéraires, réseaux	Blog « Mademoiselle lit » 10 romans de la rentrée littéraire.	Article sur <i>Lettres et caractères</i>			
Articles presse web	Mediapart . « Fille, la spirale affranchissante de C. Laurens » Elle « Il y a trop longtemps que les femmes sont patientes »	Actualitté « Maudite est l'enfant qui n'en ai pas un ». Libération Ce genre de « fille »	La Croix . « C'est quoi être une fille ». Elle « Grand prix des lectrices octobre 2020 » Le Point « Le féminin si singulier de C.L. » Ouest France Entretien. « C.L. Au bonheur d'être une fille »	Actualitté « 5 livres en lice pour le prix littéraire Domitys 2021 »	L'Express « 5 comédies à mettre sous le sapin »
Émissions TV			France 24 « C.L., le poids de naître fille »		

Dans la presse écrite généraliste (au format papier ou web), les articles de Libération, La Croix, Les Echos, Le Point, Le Figaro ou Ouest France saluent de façon unanime la force et l'intelligence du roman de Camille Laurens. L'auteure est encensée pour ce « formidable roman d'apprentissage », cette « leçon d'amour et d'humanité » dont « la finesse, l'ironie et la beauté aiguisent le tranchant du propos. »

Les magazines culturels et littéraires ont également réservé un accueil très favorable au roman. *Télérama* lui accorde deux T, *Livres Hebdo* affirme qu'il s'agit d'un des plus beaux livres de l'auteure, *Actualité* prête la capacité à cette « œuvre universelle et importante » de permettre une « prise de conscience pour l'ensemble de la société ». Le magazine *Lire* lui offre une véritable consécration dans son numéro de janvier. *Fille* est ainsi élu « Livre de l'année 2020 ». Camille Laurens figure en couverture du magazine littéraire pour annoncer qu'elle est l'invitée du grand entretien, soit six pages d'analyses, d'interview et de photos pour rendre hommage à ce que Baptiste Liger, directeur de rédaction, qualifie de « formidable prouesse ».

Celle-ci n'aura pas échappé à la presse dite féminine (*Elle*, *Vogue*) et féministe (*Causette*) qui place le roman en tête de ses classements. *Fille* est le grand gagnant du Prix des lectrices de *Elle* pour la sélection de décembre 2020, il est dans « les 5 romans à lire absolument » sélectionnés par le magazine *Vogue*, et *Causette* évoque ce « remarquable roman » dès le mois d'août.

Camille Laurens est aussi l'invitée de plusieurs émissions de radios : *La Grande Table* de France Culture ou *Par Jupiter* sur France Inter la reçoivent pour présenter son roman. Dans le cadre de la rentrée littéraire, RFI lui propose un entretien de 50 minutes pour évoquer ce « roman féministe bouleversant ». Sur RTS, l'auteure présente *Fille* et revient sur le genre parfois méprisé de l'autofiction dont elle est « l'une des représentantes les plus brillantes de sa génération » selon le chroniqueur Nicolas Julliard.

Plusieurs entretiens de libraires, enregistrés avec l'auteure et diffusés via Youtube, accompagnent également la sortie du roman.

Camille Laurens enregistre également un podcast intimiste avec la journaliste Géraldine Sarratia, *Le goût de M*, proposé par le magazine du Monde. On notera en revanche moins d'apparitions télévisées, signe de l'évolution des nouveaux médias prescripteurs. On peut toutefois interroger l'absence de Camille Laurens pour ce roman à *La Grande Librairie*, émission littéraire de référence.

La majorité, voire l'ensemble des critiques se sont révélées élogieuses, consacrant souvent *Fille* comme le meilleur roman de l'auteure. Cet accueil pouvait clairement laisser entrevoir la possibilité d'un prix littéraire mais ce titre, initialement prévu au printemps 2020, n'a peut-être

pas été édité en vue d'entrer dans cette course aux prix. De plus, le nouveau statut de juré de l'auteur au sein du Goncourt implique son renoncement à ce prestigieux prix littéraire.

Par ailleurs, Camille Laurens a déjà obtenu le prix Fémina et le prix Goncourt des lycéens pour *Dans ces bras-là* et il est rare pour un écrivain de cumuler ce genre de consécration.

En septembre, le roman figure néanmoins parmi les quatre finalistes du prix Landerneau créé par Marc-Édouard Leclerc. Le jury composé de 230 lecteurs amateurs récompense un ouvrage écrit en français et les Espaces Culturels E. Leclerc offrent une dotation de 10 000 € à l'auteur(e) ainsi qu'une mise en avant de l'ouvrage dans les magasins de l'enseigne et une campagne de promotion dans la presse. C'est finalement Lola Lafon pour *Chavirer* qui reçoit ce prix, assez populaire de par le mécénat commercial sous-jacent et la composition du jury.

En novembre, *Actualitté* annonce également « Les 5 livres en lice pour le prix littéraire Domitys 2021 » dont *Fille* fait partie. Ce prix vise à promouvoir la lecture dans les résidences de seniors et sera remis au mois de juin.

b) Analyses d'articles

Magazine Lire

Dans le magazine littéraire *Lire* de janvier 2021, un dossier très complet de six pages est consacré à Camille Laurens. Nous analyserons ici la deuxième page, qui suit un portrait pleine page de l'auteure. Celle-ci y apparaît vêtue d'une chemise noire, les cheveux attachés et le regard portant au loin, lui donnant une allure classique, déterminée mais sereine, à l'image de son propos.



Camille Laurens

« LES ÉCRIVAINS EXPRIMENT CE QUE LA RÉALITÉ IMPRIME EN NOUS »

par Claire Chazal

LE LIVRE DE L'ANNÉE 2020. C'est l'histoire d'un mot. Ou plutôt, les histoires qui peuvent découler de celui-ci. Et c'est particulièrement évident lorsqu'il devient, comme une clé, un manifeste, le titre d'un roman : *Fille*. Tout est une question de définition, et Camille Laurens le sait mieux que quiconque, prenant ici le soin non seulement d'explicitier ce mot dans ses significations les plus variées, mais de le mettre à l'épreuve des faits. Plus exactement, de montrer ce qu'il a impliqué, dans la vie de son héroïne, qui ressemble à l'auteure (mais pas totalement), née un beau jour de 1959 à la clinique Saint-Agathe – avec cette infirmière qui annonce aux parents cette formule rituelle : « *C'est une fille.* » Elle s'appellera, tiens donc, Laurence – prénom qui convient aux deux sexes... Nous allons ainsi la voir grandir, dans cette famille bourgeoise rouennaise, où les valeurs et repères traditionnels sont bien ancrés (les petites filles jouent à la poupée, les petits garçons au ballon). Le corps de Laurence va évoluer, les regards des autres sur elle, aussi. Sa vie va connaître de grands moments de joie et de chagrin, et elle comprendra que son identité sexuelle est un élément essentiel de son destin. Comment s'en affranchir ? Le faut-il ?

**UNE ŒUVRE D'UNE
GRANDE AMBITION,
À PARTIR D'UNE
HISTOIRE SIMPLE**

À partir d'une histoire très simple, banale et universelle, Camille Laurens réussit une œuvre littéraire d'une ambition considérable, mais jamais démonstrative (notamment sur la question féministe). Elle n'a pas son pareil pour nous mettre face à des expressions a priori anodines mais lourdes de sens, et faire le portrait d'une société française en pleine mutation. Plus théorique qu'il n'y paraît

(et pas seulement parce qu'il oscille entre le « je », le « tu » et le « elle ») sans jamais sacrifier au plaisir de lecture, *Fille* n'oublie pas de jouer avec les codes du roman et se réinvente dans chacune de ses parties jusqu'à sa pirouette finale. Du grand art, signé de la nouvelle jurée Goncourt avec laquelle nous revenons sur ce livre non seulement admirable, mais important. ● ● ●

Baptiste Liger

FRANCK FÉVELLE/AGENCE VU



FILLE
CAMILLE
LAURENS
(GALLIMARD)



Retrouvez tous les
mois nos conseils
lecture en vidéo sur
[fnac.com/
conseils-experts](https://fnac.com/conseils-experts).

Cette page d'introduction est signée par Baptiste Liger, directeur de rédaction du magazine.

Deux noms sont mis en avant, celui de Camille Laurens, en tête de page, et celui de Claire Chazal, qui mène ce grand entretien, journaliste française bien connue pour avoir présenté le journal télévisé sur TF1 et plus récemment spécialisée dans des émissions d'actualités culturelles (*Entrée Libre* devenue *Passage des Arts* sur France 5).

L'article reflète l'avis largement partagé que le roman de Camille Laurens représente un titre majeur dans l'œuvre de l'auteure mais aussi dans le paysage littéraire actuel.

Une citation de l'auteure, en gros caractères rouges, fait office de titre et annonce que la parole est donnée à Camille Laurens : « Les écrivains expriment ce que la réalité imprime en nous ». Par cette mise en avant, ces propos apparaissent comme faisant autorité.

Un sous-titre, écrit lui aussi en rouge et en capitales, présente donc « Le livre de l'année 2020 ». Une annonce forte, voire choc, pour un roman qui n'a pourtant reçu aucun prix littéraire. Peut-être une façon de compenser ou réparer ce que Baptiste Liger considère comme une injustice au regard de la qualité du roman ?

Celui-ci revient sur le titre, *Fille*, point de départ d'une analyse de la langue et mis « à l'épreuve des faits ». Il fait un bref rappel de l'histoire de Laurence, la narratrice, confrontée à de « grands moments de joie et de chagrin ». Les adjectifs qui qualifient son histoire, « très simple, banale et universelle », tendent à montrer que Laurence pourrait incarner n'importe quelle femme. L'inceste subi et la mort d'un enfant s'accordent mal avec ces adjectifs, visiblement choisis pour démontrer que ce roman est « non seulement admirable, mais important » car le reflet de n'importe quelle destinée féminine.

Baptiste Liger insiste sur « l'ambition considérable » du roman. Le terme est utilisé au centre de l'article, en lettres capitales, en forme de sous-titre. La forme évoque les figures de styles aussi habilement utilisées dans le roman. « Une œuvre d'une grande ambition, à partir d'une histoire simple » : le chiasme s'invite ici pour réconcilier grandeur et simplicité.

Camille Laurens ne souhaite pas être enfermée dans la « sous-catégorie » littéraire de l'autofiction. Le journaliste insiste ainsi sur sa parfaite maîtrise des codes du roman, sa capacité à se réinventer jusqu'à « la pirouette finale ». Ce terme circassien, l'usage d'expressions du langage courant voire oral (« tiens donc », « elle n'a pas son pareil ») ainsi que les précisions ajoutées entre parenthèses donnent par endroits un ton plus familier que littéraire à l'article.

Peut-on y lire une manière de justifier ce choix de « Livre de l'année » en signifiant au lecteur que ce roman peut s'adresser à tout le monde, que c'est « du grand art » mais grand public ?

Article de Mediapart

Le mercredi 19 août 2020, Antoine Perraud, journaliste à Mediapart, écrit « Fille : la spirale affranchissante de Camille Laurens ». Collaborateur au supplément littéraire de *La Croix*, ancien producteur à France Culture, critique et grand reporter à *Télérama*, il est également l'auteur de *La Barbarie journalistique* (Fammarion, 2007) et membre du comité de lecture de la revue Medium.

Mediapart est un site d'informations reconnu pour ses enquêtes et sa ligne éditoriale, orientée à gauche. C'est l'un des rares sites « tout en ligne » grand public payant du marché de l'information.

Cet article de trois pages se distingue par la richesse du propos, la précision de l'analyse littéraire et l'intensité de l'hommage rendu à Camille Laurens pour ce roman et son œuvre de manière plus générale. Nous en évoquerons ici quelques passages choisis.



Le chapeau de l'article est fidèle à la ligne éditoriale de Mediapart comme en témoigne le choix volontaire de termes forts et engagés. « Le procès », le joug , « libère » évoquent, de manière quelque peu abusive, un roman politiquement engagé et vindicatif.

La phrase d'accroche est toutefois efficace et synthétise en quelques mots ce à quoi le lecteur peut s'attendre : une écriture maîtrisée et bouleversante.

La référence aux patronymes témoigne ici de la connaissance du journaliste de l'œuvre de Camille Laurens et du chemin parcouru par l'auteure. *Fille* est en effet le roman de la maturité.

Le journaliste salue la contribution nécessaire et apaisée de l'auteure à la cause féministe. L'usage de l'ironie est en effet réparateur et salutaire tout au long du roman.

Le journaliste mentionne deux passages d'une grande intensité. La relecture s'impose en effet, elle offre un plaisir rare au lecteur : côtoyer au plus près la beauté de la langue si bien maîtrisée et partager l'intimité de la narratrice et à travers elle de l'auteure.

La fin de l'article confirme l'admiration du journaliste pour l'œuvre de Camille Laurens, presque érigée en déesse de l'écriture capable de « transfiguration » par la « grâce d'un style irrécusable ». Ainsi, l'auteure est bien au-delà des grossières revendications de l'écriture inclusive, elle incarne cette indispensable révolution, il lui suffit d'une phrase « pour faire tomber des monuments », éblouissant pour qui est prêt à l'accueillir.

Les patronymes prêtent à sourire chez Camille Laurens (Laurence Ruel pour l'état civil), dont le pseudonyme, **épicène**, avait été choisi pour ne pas dévoiler l'identité sexuelle de l'auteur(e) d'*Index* (POL, 1991), son premier roman. C'était un impératif afin de n'en point gâcher la lecture. 29 ans plus tard, *Fille*, martèle l'identité sexuelle : ce qui la fonde et ceux qui la contestent.

Camille Laurens manie désormais l'intime sans intimer. Elle pratique moins le sacrifice d'autrui que de l'époque, atteignant ainsi à l'universel. Son ironie n'est plus vengeresse mais redistributive, qui remet d'aplomb au lieu de s'en tenir au jeu de massacre. Elle rend justice plutôt que de simplement faire rendre gorge. D'où ce grand livre de la maturité. Il marque une inflexion notable, dans une œuvre gorgée de douleurs comme enfin apaisées.

Le récit de la mort de Tristan, à la naissance, est une merveille d'atrocité glaçante. Il faut le lire entièrement, sans en rien citer ici. De même que la scène où Alice, la fille qui suivra et survivra, prononce pour la première fois « *mamaman* ». De telles pages se lisent et se relisent, à voix basse et à haute voix. Elles sont l'honneur de la littérature.

Sans dévoiler la fin de *Fille*, il faut en dernier lieu souligner à quel point la romancière, forte d'une forme de transfiguration profane qu'a fini par lui allouer son œuvre, pratique l'écriture inclusive. Non pas à coups de points médians crucifiant le verbe ainsi outragé, brisé, martyrisé – au nom de la prétendue bonne cause –, mais par la grâce d'un style irrécusable, qui élève ce pays en élevant son langage, ainsi partagé : « *Parfois, il suffit d'une phrase pour faire tomber des monuments. Donjon d'effroi, remparts de honte, la tour s'écroule dont on était à la fois la prisonnière et la geôlière, et d'un seul coup c'est plein soleil, c'en est fini des meurtrières. L'air âpre emplit les poumons, ça râpe et ça répare, et bien que la lumière soit vive, on n'est pas aveugle.* »

Le masque et la plume sur France Inter

Émission de radio diffusée le 31 août 2020 consacré au roman *Fille*.



"Fille" de Camille Laurens : Quitte ou double chez le "Masque & la Plume"

par France Inter
publié le 31 août 2020 à 17h19

Partager



Après "Celle que vous croyez" ou "Dans ses bras-là", Camille Laurens nous invite aux côtés de Laurence Barraqué qui comprend, dès le plus jeune âge, que la position des filles est inférieure à celles des garçons, à travers le langage et l'éducation de ses parents. Quitte ou double chez "Le Masque & la Plume".



trop compris », une phrase peut-être faussement naïve pour dire la médiocrité du roman. La référence au procès pour plagiat psychologique vise également à décrédibiliser l'œuvre de Camille Laurens. En évoquant cet épisode sulfureux et peu valorisant pour l'auteure ainsi que les changements de pronoms dans le roman, Arnaud Viviant tente de réduire *Fille* à l'œuvre d'une femme un peu perdue voire hystérique. Le journaliste s'inscrirait-il ainsi dans la veine de ceux que les féministes effraient ? Probable tant le propos est faible mais représentatif du chemin qu'il reste à parcourir.

Présentée par Jérôme Garcin, l'émission donne la parole à différents auteurs : Olivia de Lamberterie, Arnaud Viviant et Frédéric Beigbeder.

Les seuls avis négatifs rencontrés lors de cette veille éditoriale sont exprimés dans cette émission. Nous en analyserons quelques extraits pertinents.

Critique d'Arnaud Viviant, journaliste

Arnaud Viviant compte parmi ceux qui considère l'autofiction comme un sous-genre de la littérature. Un livre se doit d'être une fiction ou une autobiographie mais l'entre-deux déroute le journaliste qui déplore le choix de cette forme.

La critique n'est pas argumentée ou littéraire, elle est ici l'expression d'un ressenti personnel : « je n'ai pas

Arnaud Viviant a trouvé le livre "trop psychanalytique, reposant sur des éléments étranges"

AV : "C'est peut-être un roman ouvertement autobiographique, mais ce n'est pas un roman fermement autobiographique. C'est bien ça le problème.



Personnellement, je n'ai pas trop compris où Camille Laurence voulait aller.

Pourquoi a-t-elle choisi cette forme ? Des fois, elle s'exprime à la deuxième personne du singulier comme si elle s'adressait à quelqu'un d'autre qu'elle-même ; des fois, le personnage dit "je". Alors je ne suis pas un grand spécialiste de Camille Laurens, mais j'ai cru comprendre qu'elle avait effectivement perdu un enfant, qu'elle avait écrit non pas une autofiction mais un livre sur cette tragique expérience au point qu'elle avait même accusé Marie Darrieussecq de plagiat psychique à ce sujet.

Critique de Frédéric Beigbeder, écrivain

Pour l'auteur, le roman de Camille Laurens n'apporte rien de neuf, il est presque une pâle copie de ses aînées ou de ses principales inspirations. Frédéric Beigbeder cite une phrase du roman comme étant celle de Gisèle Halimi, il donne ainsi du poids à son argumentation, évoquant à demi-mot le plagiat.



C'est un complément à Simone de Beauvoir. Le problème c'est que ce sont beaucoup de choses qu'on a déjà lues.

Quand elle s'énerve, ça fait penser à Christine Angot ; quand elle est sociale, à Annie Ernaux ; "*La malédiction de naître fille*", c'est une phrase de Gisèle Halimi.

On se demande pourquoi sortir un livre de plus pour répéter ces choses qu'on connaît par cœur ? Ça m'embête d'être un homme et de dire cela parce que j'espère que si j'étais une femme, je penserais exactement la même chose. À savoir que depuis 1949, les choses ont un peu évolué, il y a quand même eu un petit peu de progrès".

Fille répète « des choses qu'on connaît par cœur » selon lui. Le parcours de Laurence Baraqué est à la fois unique et universel, l'analyse de la domination masculine à la lumière de la langue française et l'usage de l'ironie font de ce roman une œuvre, certes nourrie d'influences multiples, mais avant tout singulière. Le lecteur n'est pas forcément familier des textes d'Annie Ernaux ou de Gisèle Halimi et l'impression de redite ne vaut probablement que pour Frédéric Beigbeder, victime de son érudition pour pouvoir apprécier ce roman à sa juste valeur. On peut toutefois avoir une impression de déjà lu, mais plutôt à la lecture des autres romans de Camille Laurens dont elle reprend parfois des passages, presque à l'identique (*Dans ces bras-là*, *Philippe*)

Frédéric Beigbeder anticipe la critique de ceux qui verraient en son discours un possible dénigrement des écrits féministes : « j'espère que si j'étais une femme, je penserais exactement la même chose ». On ne peut évidemment pas trancher sur cette question mais l'écrivain critique le thème, le fond, et non la forme du roman. C'est donc l'analyse de l'évolution de la domination patriarcale et de la place des femmes qui dérange, sous prétexte qu'« il y a quand même eu un petit peu de progrès ». Ces avancées, régulièrement menacées, comme en témoigne l'actualité internationale et ce genre de critique, rendent ces voix d'autant plus nécessaires. La vraie question que l'écrivain aurait peut-être dû se poser : « Si le roman avait été signé par un homme, ma critique aurait-elle été la même » ?

Conclusion

Le roman de Camille Laurens s'inscrit dans une actualité sociale et politique tout en proposant un texte littéraire d'une grande richesse.

C'est l'alliance de ces deux aspects qui permet d'inscrire *Fille* comme un écrit à la fois nécessaire et artistique. La réception de l'œuvre, très largement favorable, laisse peu de place à une remise en cause de la maîtrise exceptionnelle de la langue ou de l'intérêt du sujet. S'il est clair qu'il fait consensus, pourrait-on penser que ce roman soit consensuel ?

Fille est le livre de la maturité, il revendique sans cris, bouscule sans violence mais analyse sans concession. C'est ici que s'exprime le talent de Camille Laurens. En évitant les écueils de la confrontation féministe, elle offre une approche apaisée, loin du manichéisme ordinaire.

Fille est à la fois un témoignage de l'évolution de notre société, un éloge du féminin et un « roman d'initiation à la joie d'être une fille ».

Rares sont les romans qui invitent à la relecture, celui-ci en fait partie. Il faut expérimenter plusieurs fois cette immersion dans la langue telle que nous la propose l'auteure pour en apprécier toutes les subtilités, pour l'entendre à sa juste valeur. « Ca râpe et ça répare », on en ressort grandi, avec l'envie de partager ce très beau texte.

Bibliographie

Emissions de radio, podcasts

CADET Jean-François, *Camille Laurens, mauvais genre de mère en fille ?*, Vous m'en direz des nouvelles, RFI, 21 décembre 2020.

GARCIN Jérôme, «*Fille*» de *Camille Laurens*: quitte ou double chez le «*Masque et la Plume*», les critiques du Masque et la Plume, France Inter, 31 août 2020.

GESBERT Olivia, *Camille Laurens à l'école des filles*, La Grande Table Culture, France Culture, 24 août 2020.

JULLIARD Nicolas, «*Fille*» de *Camille Laurens*, quand l'écriture donne des «*elles*», RTS Culture, 2 septembre 2020.

KERVAN Perrine, *Une rentrée à tout prix*, épisode 1, podcast LSD La série documentaire, France Culture, 31 octobre 2016.

LECLERC Julien, *Fille de Camille Laurens*, Le coin lecture, RCF Radio, 6 octobre 2020.

SARRATIA Géraldine, «*J'ai lu très tôt des livres interdits*», Camille Laurens dans le podcast Le Goût de M, Le Monde, 2 octobre 2020.

Articles de presse (papier et web)

BESSE Caroline, *Roman, Camille Laurens*, Télérama n° 3698, 25 novembre 2020.

CERF Juliette, *Mots de consolation*, Télérama n°3702, 26 décembre 2020.

FERNEY Alice, *Le deuxième sexe*, Le Figaro n°23677, 1^{er} octobre 2020.

FILLON Alexandre, *Camille Laurens, histoire de «fille»*, Les Echos Week-end, 14 octobre 2020.

MALLERET Catherine, *Grand Prix des lectrices*, Elle, 16 octobre 2020. URL: <https://www.elle.fr/Loisirs/Livres/Prix-litteraire-des-lectrices/Grand-Prix-des-lectrices-octobre-2020-3888174>

MAURY Pierre, *Etre une fille, que de problèmes !*, Libération, 19 décembre 2020.

MONY Olivier, *Garçon manqué?*, Avant-critiques, Livres Hebdo, 21 février 2020.
URL: <https://www.livreshebdo.fr/article/garcon-manque-0>

PERRAUD Antoine, «*Fille*», *la spirale affranchissante de Camille Laurens*, Chronique, La rentrée littéraire de septembre, 19 août 2020.

PITTARD Florence, *Une rentrée littéraire 2020 pas si chamboulée*, Ouest France, 20 août 2020. URL: <https://www.ouest-france.fr/culture/livres/livres-une-rentree-litteraire-2020-pas-si-chamboulee-6942956>

RASPIENGEAS Jean-Claude, *De l'inconvénient d'être née fille*, La Croix, 8 octobre 2020.

ROUSSEL Frédérique, *Gisèle Sapiro, Des «je» provocateurs se protègent derrière la distinction entre auteur et narrateur*, Libération, 15 octobre 2020.

WERNER Dorothée, *Camille Laurens: «Il y a trop longtemps que les femmes sont patientes»*, Elle, 24 août 2020. URL: <https://www.elle.fr/Loisirs/Livres/News/Camille-Laurens-Il-y-a-trop-longtemps-que-les-femmes-sont-patientes-3873943>

Compte-rendus d'entretiens

CHAZAL Claire, LIGER Baptiste, «*Les écrivains expriment ce que la réalité imprime en nous*», Lire, magazine littéraire, 1^{er} décembre 2020.

PITARD Florence, *Entretien. Camille Laurens, au bonheur d'être une fille*, Ouest France, 25 octobre 2020.

RASPIENGEAS Jean-Claude, «*Fille*» de C. Laurens, *c'est quoi être une femme?*, La Croix, 7 octobre 2020. URL: <https://www.la-croix.com/Culture/Fille-Camille-Laurens-cest-quoi-etre-femme-2020-10-07-1201118178>

Articles sur la prescription

DUYCK Alexandre, *Littérature, sur instagram, les influenceuses permettent de toucher un public plus jeune*, Le Monde, 30 août 2019. URL: https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2019/08/30/la-rentree-litteraire-se-deroule-aussi-sur-instagram_5504635_4500055.html

GARY Nicolas, *Les réseaux de lecteurs sur internet, panorama des communautés en France*, ActuaLitté, 11 janvier 2021. URL: <https://actualitte.com/article/98257/reseaux-sociaux/les-reseaux-de-lecteurs-sur-internet-panorama-des-communautes-en-france>